

Édition informatisée de textes littéraires
Faculté LESLA
Département des Lettres
Année Universitaire 2011 / 2012



La Genèse et L'Exode : de quelques textes sources et de leurs prolongements

La Genèse et L'Exode : de quelques textes sources et de leurs prolongements

**Choix de textes bibliques
accompagnés d'annexes littéraires et artistiques,
présenté par les étudiants de première année
des TD « Édition informatisée des textes littéraires »
2011-2012**

Illustration de couverture
Adrien DOUGÈRE, *Moïse devant le buisson ardent*

Conception

Sophie COSTE

*

Encadrement pédagogique

Sophie COSTE

Serge MOLON

*

Maquette

Serge MOLON

*

Réalisation

Sophie COSTE

Serge MOLON

José Pablo ALVARO
Kathleen BACKMAN
Leïla BAUDIN
Céline BERNARD
Camille CHUZEVILLE
Samantha DIAB
Adrien DOUGÈRE
Lu Di FENG
Line HUGUET
Quentin LEYDIER
Louise MILLION
Magali PIEUX
Charlotte RAOUX
Adeline ROUVIÈRE

LE SACRIFICE D'ISAAC

Céline BERNARD

Compléments :

Sirine SASSI – Kenza BENAMAR

GENÈSE, CHAPITRE 21, VERSETS 1-7 ; CHAPITRE 22

Au sein du livre de la Genèse, où tout commence, les chapitres 21 et 22 qui relatent l'histoire d'Abraham et de son fils Isaac (dont le nom signifie « Que Dieu rie ! », portant ainsi la bienveillance divine), né par la faveur céleste, posent bon nombre de questions au lecteur contemporain. Questions à la fois littéraires et théologiques portant, par exemple, sur la façon dont est manifestée la Toute-Puissance de Dieu, d'un point de vue stylistique, dans le texte, ou bien sur l'image de la femme véhiculée par la figure de Sara, mère d'Isaac. Mais surtout, c'est bien ce fils, tant attendu et en qui résident toutes les espérances, qu'Abraham accepte de sacrifier : à travers cet acte, Abraham devient-il un modèle de foi, de soumission à Dieu ? À moins que ce texte ne cherche à dénoncer l'existence des sacrifices humains...

Naissance d'Isaac.

21 ¹Yahvé visita^a Sara comme il avait dit et fit pour elle comme il avait promis. ²Sara conçut et enfanta un fils à Abraham déjà vieux, au temps que Dieu lui avait dit. ³Au fils qui lui naquit, enfanté par Sara, Abraham donna le nom d'Isaac. ⁴Abraham circoncit son fils Isaac, quand il eut huit jours, comme Dieu lui avait ordonné. ⁵Abraham avait cent ans lorsque lui naquit son fils Isaac. ⁶Et Sara dit : « Dieu m'a donné de quoi rire, tous ceux qui l'apprendront me souriront. » ⁷Elle dit aussi : « Qui aurait dit à Abraham que Sara allaiterait des enfants ! car j'ai donné un fils à sa vieillesse. »

Le sacrifice d'Abraham^b

22 ¹Après ces événements, il arriva que Dieu éprouva Abraham et lui dit : « Abraham ! » Il répondit : « Me voici ! » ²Dieu dit : « Prends ton fils, ton unique, que tu chéris, Isaac, et va-t'en au pays de Moriyya^c, et là tu l'offriras en holocauste sur une montagne que je t'indiquerai. » ³Abraham se leva tôt, sella son âne et prit avec lui deux de ses serviteurs et son fils Isaac. Il fendit le bois de l'holocauste et se mit en route pour l'endroit que Dieu lui avait dit. ⁴Le troisième jour, ⁵Abraham, levant les yeux, vit l'endroit de loin. Abraham dit à ses serviteurs : « Demeurez ici avec l'âne. Moi et l'enfant nous irons jusque là-bas, nous adorons et nous reviendrons vers vous. »

^a « Visita » : au sens d'accorder faveur ou bénédiction (note de l'édition Osty de la Bible).

^b Récit probablement de tradition élohiste qui justifie la prescription rituelle du rachat des premiers-nés d'Israël : ceux-ci comme toutes les

prémices, appartiennent à Dieu, toutefois ils ne doivent pas être sacrifiés mais rachetés, Ex 13 11. Le récit implique donc la condamnation, maintes fois prononcée par les Prophètes, des sacrifices d'enfants, voir Lv 18 21+.

^c Moriyya est identifiée à la colline où s'élèvera le Temple de Jérusalem.

⁶Abraham prit le bois de l'holocauste^d et le chargea sur son fils Isaac, lui-même prit en mains le feu et le couteau et ils s'en allèrent tous deux ensemble. ⁷Isaac s'adressa à son père Abraham et dit : « Mon père ! » Il lui répondit : « Me voici, mon fils ! » Il reprit « Voici le feu et le bois, mais où est l'agneau pour l'holocauste ? » ⁸Abraham répondit : « C'est Dieu qui pourvoira à l'agneau pour l'holocauste, mon fils », et ils s'en allèrent tous deux ensemble.^e

⁹Quand ils furent arrivés à l'endroit que Dieu lui avait indiqué, Abraham y éleva l'autel et disposa le bois, puis il lia son fils Isaac et le mit sur l'autel, par-dessus le bois. ¹⁰Abraham étendit la main et saisit le couteau pour immoler son fils.

¹¹Mais l'ange de Yahvé l'appela du ciel et dit : « Abraham ! Abraham ! » Il répondit : « Me voici ! » ¹²L'Ange dit : « N'étends pas la main contre l'enfant ! Ne lui fais aucun mal ! Je sais maintenant que tu crains Dieu : tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique. »

¹³Abraham leva les yeux et vit un bélier, qui s'était pris par les cornes dans un buisson, et Abraham alla prendre le bélier et l'offrit en holocauste à la place de son fils. ¹⁴A ce lieu, Abraham donna le nom de « Yahvé pourvoit », en sorte qu'on dit aujourd'hui : « Sur la montagne, Yahvé apparaît. »

¹⁵L'Ange de Yahvé appela une seconde fois Abraham du ciel ¹⁶et dit : « Je jure par moi-même, parole de Yahvé^f : parce que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique, ¹⁷je te comblerai de bénédictions, je rendrai ta postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que le sable qui est sur le bord de la mer, et ta postérité conquerra la porte^g de ses ennemis. ¹⁸Par ta postérité se béniront toutes les nations de la terre, parce que tu m'as obéi. »

¹⁹Abraham revint vers ses serviteurs et ils se mirent en route ensemble pour Bersabée. Abraham résida à Bersabée.

^d L'holocauste fait partie des trois sacrifices rituels offerts à Dieu comme signe d'adoration : sacrifice joyeux (de paix ou de communion), sacrifice expiatoire (de péché) et sacrifice de culpabilité (transgression involontaire des préceptes de Dieu).

^e Le silence ici est surprenant : reflet de l'acceptation d'Isaac, mais aussi peut-être « curiosité naïve de l'enfant qui ignore, mutisme opprimé du père qui sait, pathétique montée dans la foi » (Père Roland De Vaux).

^f D'après l'édition Osty de la Bible : « Première mention du serment divin – l'Ange de Yahvé s'identifie avec Yahvé lui-même – « Je le jure par moi-même » : Yahvé ne peut pas jurer par plus grand que lui. »

^g C'est à dire leurs villes, comme interprète le grec ; cf. 24 60

PROLONGEMENTS LITTÉRAIRES

Euripide, *Iphigénie à Aulis*

Iphigénie à Aulis est la dernière pièce écrite par le tragédien grec Euripide avant sa mort en 406 av J-C. La déesse Artémis exige le sacrifice d'Iphigénie, fille d'Agamemnon pour laisser souffler les vents propices au départ de la flotte grecque pour attaquer Troie. Dans cet extrait, issu du deuxième épisode de la pièce, Agamemnon retrouve sa fille Iphigénie, après l'avoir conviée à se rendre auprès de lui, sous prétexte de la marier au valeureux Achille. Tout comme dans la *Genèse* avec Abraham, Agamemnon est le seul à connaître la tragique issue. Ce passage montre le conflit entre la sensibilité individuelle et la décision divine.

Clytemnestre, Iphigénie, Agamemnon

IPHIGÉNIE — Ma mère, je veux te devancer – ne m'en veuille pas – et courir presser mon cœur contre le cœur de mon père.

CLYTEMNESTRE — Époux très respecté, seigneur Agamemnon, nous voici, nous n'avons pas manqué à tes ordres.

IPHIGÉNIE — Et moi, je veux mon père, être la première à te serrer contre mon cœur, après si longtemps : je désire te regarder. (À sa mère) Ne m'en veuille pas.

CLYTEMNESTRE — Mais, ma fille, tu le dois : tu as toujours aimé ton père plus que les autres enfants que je lui ai donnés.

IPHIGÉNIE — Mon père, quelle joie de te revoir après si longtemps !

AGAMEMNON — Et pour ton père aussi. Tu dis vrai pour nous deux.

IPHIGÉNIE — Bonjour. Tu as eu raison de me faire venir auprès de toi, mon père.

AGAMEMNON — Dois-je le dire ou non ? Je ne sais, ma fille.

IPHIGÉNIE — Ah ! Comme ton regard est inquiet, quand tu es joyeux de me voir !

AGAMEMNON — Un roi, un chef d'armée, a bien des soucis.

IPHIGÉNIE — Sois à moi maintenant. Laisse là tes tracas.

AGAMEMNON — Mais je suis près de toi maintenant tout entier, je ne suis pas ailleurs.

IPHIGÉNIE — Dérive alors ton front et tends-moi un regard aimant.

AGAMEMNON — Eh bien, je suis joyeux autant que je le peux de te voir, mon enfant.

IPHIGÉNIE — Puis voilà que des larmes coulent de tes yeux !

AGAMEMNON — C'est qu'une longue séparation nous attend.

IPHIGÉNIE — Je ne saisis pas ce que tu veux dire, je ne saisis pas, mon père chéri.

AGAMEMNON — Plus tes paroles sont sensées, plus tu excites ma tristesse.

IPHIGÉNIE — J'en dirai alors de folles, si je peux t'égayer.

AGAMEMNON — Hélas, je n'ai plus la force de me taire. C'est bien, ma fille.

IPHIGÉNIE — Reste à la maison, père, auprès de tes enfants.

AGAMEMNON — Je le voudrais. Mais je ne puis le vouloir et j'en souffre.

IPHIGÉNIE — Périront les armes, et les malheurs de Ménélas^a !

AGAMEMNON — D'autres en périront, mais ils m'ont déjà perdu.

IPHIGÉNIE — Que de temps tu es resté au loin, au fond de ce golfe d'Aulis !^b

AGAMEMNON — Maintenant encore, quelque chose me retient de mettre l'armée en route.

IPHIGÉNIE — Où dit-on, mon père, que vivent les Phrygiens^c ?

AGAMEMNON — Là où jamais n'aurait dû vivre Pâris, fils de Priam.^d

IPHIGÉNIE — Feras-tu une longue traversée, mon père, après m'avoir quittée ?

AGAMEMNON — Te voilà rendue, ma fille, au même point que ton père.

IPHIGÉNIE — Ah ! S'il nous était permis à tous deux que je passe avec toi !

AGAMEMNON — Un passage t'attend, toit aussi, et tu te souviendras de ton père.

IPHIGÉNIE — Serai-je avec ma mère, ou voyagerai-je seule ?

AGAMEMNON — Seule, séparée de ton père et de ta mère.

IPHIGÉNIE — Ne voudrais-tu pas m'établir dans une autre maison, mon père ?

AGAMEMNON — Laisse ! Ce sont choses que les jeunes filles ne doivent pas savoir.

IPHIGÉNIE — Hâte de toi de me revenir de Phrygie, mon père, tout bien réglé là-bas.

AGAMEMNON — Il est un sacrifice qu'il me faut accomplir ici même.

^a L'objectif du conflit en cours est de rendre Hélène, enlevée par le Troyen Pâris, à son époux Ménélas.

^b Sur les bords de l'Euripe, en Béotie.

^c Habitants de la Phrygie, région d'Asie Mineure

^d Le Jugement de Pâris est à l'origine de la guerre : l'enlèvement d'Hélène en est la conséquence.

IPHIGÉNIE — Eh bien, en sacrifiant, il faut examiner ce que veut la piété.^e

AGAMEMNON — Tu le sauras toi-même. Car ta place sera tout près de l'eau lustrale^f.

IPHIGÉNIE — Est-ce donc autour de l'autel, mon père, que nous formerons nos chœurs ?

AGAMEMNON — Je t'envie : tu as plus de chance que moi de n'être au courant de rien. Mais rentre dans la salle (il est déplaisant pour des jeunes filles de se laisser voir) après m'avoir donné un baiser et ta main, car tu vas si longtemps être loin de ton père !

Ô gorge, ô joues, ô blonds cheveux ! Quel poids sur nos épaules que la ville des Phrygiens et Hélène ! Je m'arrête, car soudain les larmes jaillissent de mes yeux pour t'avoir caressée. Rentre donc.

Iphigénie sort.

Euripide, *Iphigénie à Aulis* (406 av. JC)

^e Tout comme dans la *Genèse*, se retrouve ici l'obéissance au divin.

^f Lustrale : qui sert à purifier

Léonard Cohen, « Story of Isaac »

« Story of Isaac » est une chanson tirée du deuxième album, intitulé *Songs from a Room*, de Leonard Cohen, sorti en 1969. Ce texte raconte le chapitre 22 de la Genèse : le sacrifice d'Abraham, sacrifice narré ici à travers les yeux d'Isaac. Les interprétations de ce texte varient selon les points de vue : message à l'État d'Israël pour les uns, ou chanson qui visait la guerre du Viet-Nâm pour d'autres...

The door it opened slowly,
My father he came in
I was nine years old.
And he stood so tall above me,
His blues eyes they were shining
And his voice was very cold.
He said, « I've had a vision
And you know I'm strong and holy^a,
I must do what I've been told. »
So he started up the mountain,
I was running, he was walking,
And his axe^b was made of gold.

Well, the trees they got much smaller,
The lake a lady's mirror,
We stopped to drink some wine.
Then he threw the bottle over.
Broke a minute later
And he put his hand on mine.
Thought I saw an eagle
But it might have been a vulture^c,
I never could decide.
Then my father built an altar,
He looked once behind his shoulder,
He knew I would not hide.

You who build these altars now
To sacrifice these children,
You must not do it anymore.
A scheme is not a vision
And you never have been tempted

^a Holy : pieux

^b Axe : hache

^c Vulture : vautour

By a demon or a god.^d
You who stand above them now,
Your hatchets blunt and bloody,
You were not there before,
When I lay upon a mountain
And ma father's hand was trembling
With the beauty of the word.

And if you call me brother now,
Forgive me if I inquire,
« Just according to whose plan ? »
When it all comes down to dust^e
I will kill you if I must,
I will help you if I can ;
When it all comes down to dust
I will help you if I must
I will kill you if I can.
And mercy on our uniform,
Man of peace or man of war,
The peacock spreads his fan^f.

Leonard Cohen, *Story of Isaac* (1969)

^d Claudia Jullien dans *Dictionnaire de la Bible dans la littérature française* explique que Leonard Cohen « dénonce par la voix d'Isaac, les adultes qui tuent des enfants et obligent ces enfants eux-mêmes à porter l'uniforme pour se défendre. Les adultes n'ont pas l'excuse du patriarche biblique : ils n'ont pas été tentés "par un démon ni par un dieu". »

^e « Quand tout cela tombera en poussière » : la vision est apocalyptique

^f « Le paon fait la roue » : métaphore, semblerait-il, de la fierté

Pierre Emmanuel, « Le Couteau »

Écrit à la même période que le texte précédent, en 1970, par le poète français Pierre Emmanuel, ce poème est extrait du recueil *Jacob*. L'auteur, dans plusieurs de ses recueils, met en mots différents épisodes bibliques. « Jacob, c'est [...] la perception poétique des rapports de Dieu, de l'homme et de l'univers symboliquement noués dans un archétype humain » comme l'explique Eva Kushner dans la Revue *Liberté*^a. Le poème « Le Couteau » revisite l'épisode du sacrifice d'Isaac, en insistant sur les sensations d'Isaac, et ses interrogations. Isaac semble vivre une expérimentation spirituelle violente, révélant ainsi la profonde ambivalence de la situation : l'horreur face au geste de son père se révèle être aussi l'instant miraculeux de l'accès au Tout-Puissant.

Or Isaac sa cécité^b était le ciel
La foudre ayant giclé sur sa prunelle
Quand avait jailli le couteau.
En cet instant il avait vu le Dieu lointain
Poignant comme la pointe de la lame,
Et dans les yeux d'Abraham une bonté
Épouvantable^c

Jamais plus digne depuis ce jour
Isaac n'avait dansé devant le Père
Souvent il écarquillait l'âme vers le bleu^d
Pour en exprimer la ténèbre^e :
Il sentait la hauteur suspendue, Dieu cachant
Son poing prêt à planter le fer. Et toujours
Abraham en surplomb^f, Dieu dans sa face.

Fixant le ciel Isaac interrogeait
Un point d'angoisse retiré dans ses entrailles
D'où la terrible Gloire rayonnait.
La pointe du couteau semblait s'étendre

^a KUSHNER, Eva. « Pierre Emmanuel ». Dans *Liberté : Poésie, nouvelles, chroniques*. Janvier-Février 1974, vol. 16. p. 129-135

^b Le champ lexical du regard traverse le poème (« regard », « prunelle », « avait vu », « fixant » « scrutait ») qui en faisant référence à la cécité d'Isaac à la fin de sa vie, soulignerait ici l'impossibilité pour Isaac de voir à nouveau Dieu.

^c Les nombreux oxymores du poème pourraient traduire l'ambiguïté extrême des états d'âme d'Isaac : « bonté épouvantable », « la terrible Gloire », « l'éclat noir », « l'éblouissement abominable ».

^d Le poète amène le lecteur à suivre Isaac après le sacrifice, alors que celui-ci chercherait à revivre cet instant intense de la rencontre avec Dieu : il « s'ouvre » aux Cieux.

^e Ténèbre (s) : nom féminin pluriel qui s'orthographe normalement avec un « s ». Ici cela soulignerait plutôt l'idée de profondeur.

^f Les détails apportés par le poète aux sensations physiques (« dansé », « il sentait la hauteur suspendue », « Abraham en surplomb », « il se baignait ») renforceraient là encore l'ambivalence d'Isaac qui à travers un acte effroyable aurait perçu la bonté de Dieu.

A mesure que ce germe grandissait,
Issu d'elle. Le fils scrutait en Abraham
Le souvenir d'un seul instant, l'étoile
Dont l'éclat noir avait vidé le firmament.
Mais Abraham était joyeux, il se baignait
Les reins dans les voies lactées, sa géniture^g.

Toute sa vie Isaac cherche l'odeur
Le phosphore^h la forte aisselle du Seigneur
La sainte Proximité de la Colère.
En vain. Dieu s'étant reculé dans le néant
Le ciel n'était que bleu le Père bon
Isaac avait pour lui peu de paroles.
Toute sa vie il fut soumis et ne dit rien
De l'éblouissement abominable.ⁱ

Pierre Emmanuel, *Jacob* (1970)

^g D'après le *Dictionnaire de l'ancienne langue française* : engendrement, naissance (XVI^e siècle) ; semence (XVI^e siècle). Ici le poète pourrait évoquer le lien divin qui unit Abraham à Dieu.

^h Métaphore de la lumière divine, le phosphore étant une matière qui devient lumineuse dans l'obscurité.

ⁱ Cette dernière strophe confirmerait bien qu'Isaac poursuivrait le désir de revivre à nouveau cette expérimentation unique : « Toute sa vie Isaac cherche l'odeur le phosphore la forte aisselle du Seigneur »

Gilles Rozier, *Moïse Fiction*

Gilles Rozier, né en 1963, a publié cinq romans dont *Moïse Fiction* (2001) et *Un amour sans résistance* (2002). Traducteur du yiddish et de l'hébreu, il anime la Maison de la Culture Yiddish-Bibliothèque Medem à Paris. L'auteur revient, à travers son roman, sur le parcours de Moïse, personnage emblématique de la Bible, recueilli par la fille de Pharaon (Exode 2 10) lorsqu'il était enfant. Dans ce passage, tiré du chapitre IX du roman, Moïse se remémore son ascension du mont Moïse, pendant laquelle il évoquait en lui-même le sacrifice d'Isaac. Ce passage, qui revisite l'épisode de la Genèse avec beaucoup de tension dramatique, porte un regard particulier sur Abraham : ce serait la culpabilité ressentie par celui-ci qui aurait été la plus forte et l'aurait décidé à sauver son fils ; l'Ange, ici, n'a pas sa place.

Je suis monté sur le mont Moïse^a, la première montagne que j'ai dû gravir. J'ai quitté mon peuple installé dans la plaine, et je suis parti par un chemin que je savais être la route, une gorge creusée dans le roc. Le lieu était aride, les sommets décharnés. Le soleil naissant leur donnait des couleurs que je n'avais vues en nul autre lieu, des formes brisées mais pures. Il n'y avait pas ce monastère niché comme un rubis au creux de la montagne que l'on construit plus tard. La gorge était vide. Pas un bouquetin^b ni un aigle ne venait animer le paysage. J'étais seul sur le chemin. Je pensais au patriarche Abraham, mon aïeul, quand il mena au sacrifice le fils unique que Sara avait donné à sa vieillesse. Abraham tenait son fils par la main, il sentait le poulx de l'enfant taper au creux de sa paume, mais il était seul en réalité, sur le sentier qui le menait en haut du mont Moria. Seul face à l'acte monstrueux de tuer un fils. L'égorger et anéantir avec lui tout espoir de descendance. Je pensais à ce geste, prendre un couteau très aiguisé et trancher la gorge de son enfant (j'ai deux fils et la chose m'est inimaginable. La seule évocation d'Abraham en route vers le lieu désigné du sacrifice m'emplit d'effroi). Isaac échappa au couteau de son père. À la dernière seconde, Abraham, le bras tendu prêt à trancher et les yeux baignés de larmes, vit un bouquetin dont les cornes s'étaient prises dans les branchages^c. Il lâcha son fils qui s'enfuit^d, et il sacrifia l'animal. Le sang jaillit et souilla Abraham, mais plus encore que le sang, cette intention avait marqué le patriarche du sceau du meurtrier. Alors qu'Abraham tenait l'arme brandie au bout de son bras, Isaac, l'enfant, l'innocent, avait regardé son père. Ses yeux n'imploraient pas la grâce : ils

^a Mont Sinaï ; se rapporter à la Bible, livre de l'Exode.

^b Le bouquetin pourrait annoncer l'épisode à venir.

^c Le narrateur ne fait pas référence ici à l'apparition de l'Ange de la Bible.

^d Isaac s'enfuit, à la différence de l'épisode biblique, où il ne manifeste aucune opposition.

dévisageaient Abraham ; ils disaient « Assassin »^c. Cette accusation arrêta-t-elle le patriarche ? Ou alors l'humanité qui l'avait quitté sur la route lui était revenue au moment de trancher. On ne sait, mais Isaac put vivre. Il se souvint pour le restant de ses jours que son père avait voulu le tuer et moi, son arrière-arrière-petit-fils, je porte au plus profond le signe de cette infamie. Elle passe de l'un à l'autre, du père à l'enfant tant que personne ne se lève et ne sort de ce cercle de mort.

Gilles ROZIER, *Moïse Fiction* (2001)

^c Là encore, tout comme dans le chapitre 22 de la Genèse, le silence d'Isaac est assourdissant, Gilles Rozier le rendant ici très éloquent.

Hanokh Levin, *La Reine de la salle de bain*

La Reine de la salle de bain est une courte pièce écrite par Hanokh Levin, dramaturge et metteur en scène israélien, en 1970. L'œuvre d'Hanokh Levin est, dans son ensemble, imprégnée d'une critique virulente de la réalité politique, sociale et culturelle de l'État d'Israël. A sa création *La Reine de la salle de bain* fit scandale et fut rapidement retirée de l'affiche. Ce sketch féroce et cruel met en scène une famille apparemment ordinaire. La scène reproduite ci-dessous fut particulièrement critiquée en raison de son caractère provocateur.

Voici une réécriture d'un épisode clé de l'Ancien Testament : le sacrifice d'Isaac. Abraham reçoit l'ordre de Dieu de sacrifier son unique fils, Isaac. Abraham, sur le point de s'exécuter, emmène son fils sur le mont sacré, indiqué par Dieu. Jusque-là, rien ne diffère de l'épisode biblique. Cependant, la grande différence se trouve dans le fait qu'Abraham, prévenant et honnête, entretient son fils de ce qu'il va se passer. Isaac est déjà au courant et un long dialogue suit entre les deux personnages. La situation finit même par être renversée, avec un Abraham qui se considère comme bien plus à plaindre que son fils et qui souhaite même être tué. On en oublierait presque le caractère sacré de la scène, et c'est armé de beaucoup de dérision, d'un registre familier et d'une vision plutôt grinçante qu' Hanokh Levin imagine les sentiments des personnages ainsi que leurs possibles réactions : choses complètement absentes dans le texte biblique.

« **Abraham** : Isaac, mon fils, sais-tu ce que je vais te faire ?

Isaac : Oui papa, tu vas m'égorger¹.

A : Dieu me l'a ordonné.

I : Je ne te le reproche pas. Si tu dois m'égorger, papa, égorge-moi².

A : Je crains de ne pas avoir le choix.

I : Je comprends, ne t'en fais pas. Vas-y, prend ton couteau.

A : C'est Dieu qui veut. Je ne fais qu'obéir à ses ordres.

I : Bien sûr, tu n'es qu'un larbin³. Vas-y, larbin, lève ton couteau de larbin sur ton fils unique⁴, ton fils que tu as tant aimé.

¹ Ce système question / réponse vient immédiatement s'opposer au récit elliptique de la Bible qui ne permet pas cet échange car le fils n'est pas au courant.

² Ceci rappelle l'attitude du fils sacrifié dans le *Coran* (sourate 37) :

« O mon fils ! Je me suis vu moi-même en songe,

et je t'immolais ; qu'en penses-tu ? »

Il dit :

« O mon père ! Fais ce qui t'es ordonné.

Tu me trouveras patient, si Dieu le veut ! »

³ La soumission d'Abraham n'est plus exemplaire ; exécuter cet ordre est pour Isaac symbole de soumission illégitime et critiquable

⁴ « Ton fils unique » : reprise de l'expression de la Bible. Cela rend la scène plus comique, et le texte sacré est désacralisé. Ceci est renforcé par l'utilisation du mot « larbin », familier et blasphématoire ici.

A : C'est ça Isaac, insiste, complique-lui la tâche, à ton pauvre père, sape lui le moral, comme s'il avait besoin de ça !

I : Qui te complique la tâche, papa ? Allez, courage, et dans un grand élan paternel, trucidé ton malheureux fils.

A : C'est facile de m'accuser, je sais. C'est pas grave, accuse-le donc, ton pauvre père abandonné.

I : Pourquoi t'accuserais-je, tu ne fais qu'obéir aux ordres non ? Si Dieu t'ordonne d'égorger ton fils comme un chien, tu es bien obligé de le faire. Et tout de suite.

A : Ben voyons ! On n'épargnera rien à ma vieillesse. Vas-y, culpabilise-moi si ça t'arrange, culpabilise un père brisé qui, bien qu'il ait du mal à marcher, va devoir te tirer jusqu'en haut de la montagne, te ligoter sur l'autel, t'égorger et après, par-dessus le marché, rentrer à la maison et tout raconter à ta mère. Tu crois que je n'ai rien d'autre à faire, à mon âge⁵ ?

I : Pauvre papa, je compatis, crois-moi, et je ne me plains pas. Puisqu'on t'a ordonné de m'égorger, de couper toi-même la branche qui devait te donner une postérité⁶, puisqu'on t'oblige à te laver les mains dans ton propre sang – je suis prêt. Vas-y papa, je t'en prie, égorge-moi.

A : Mon fils adoré⁷, tu joues avec les sentiments de ton pauvre papa, qui, sous peu, va devenir un père en deuil. Brise-moi le cœur, toi qui a été élevé dans le respect de tes parents, fixe ton père de tes grands yeux, charmant petit, et prive-le, lui qui est acculé par un décret sans appel, prive-le des quelques mois qui lui restaient encore à vivre après ta mort.

I : Je ne te comprends pas, tu vois bien que pour ma part, je n'ai aucun problème. Si tu es prêt, toi, à assassiner de sang froid ton bâton de vieillesse, l'enfant-miracle reçu à quatre vingt dix ans et venu illuminer tes vieux jours⁸, ta seule consolation, oui, si tu es prêt, toi, à le faire, je ne serai certes pas celui qui t'en empêchera ! On t'as ordonné de m'égorger, papa, alors vas-y, debout, égorge-moi sans scrupules. C'est vrai, pourquoi tant d'émoi ? Parce qu'on va égorger un enfant ? La belle affaire que d'égorger un petit enfant sans défense ! Surtout si c'est son père qui s'en charge et que ce père, boucher diplômé, agit en service commandé⁹ ! Enfonce la lame dans ma jeune chair, papounet¹⁰, tranche-moi la gorge, que mon sang jaillisse et se répande sur le sol comme le sang d'une génisse. Oui, comme les bovins, papounet, et quand mes yeux écarquillés

⁵ L'acte de sacrifice sacré est occulté. Ici c'est plutôt une succession d'actions éprouvantes pour un vieil homme. Il s'en plaint, et évoque la maman d'Isaac alors qu'il n'en est pas question dans la Bible à ce moment.

⁶ C'est une référence à la promesse de Dieu qui devait rendre puissante la postérité d'Abraham.

⁷ Peut-être un jeu de mots : c'est Dieu qu'on doit adorer et le sacrifice est témoignage d'adoration. Ainsi « mon fils adoré » signifierait peut-être « mon fils sacrifié ».

⁸ Isaac raconte sa propre naissance et rappelle son caractère sacré.

⁹ Réaction qui paraît anachronique car moderne et psychologique à propos de l'enfant et de son statut.

¹⁰ Quatre occurrences dans cette réplique. Surnom affectif familier pour tourner en dérision la scène et pour rappeler le lien de filiation qui s'apprête à être détruit.

sortiront presque de leurs orbites, que ma langue toute bleue pendra hors de ma bouche, lorsque mon dernier cri se brisera net- alors, papounet, tu tourneras encore un peu le couteau dans la plaie et moi, sang de ton sang, chair de ta chair, immolé sur l'autel, j'agiterai les jambes dans les derniers soubresauts d'agonie. Allez papounet, on t'a dit d'égorger- égorge¹¹ !

A : Oui, c'est ainsi. Que faire ? Je suis né pour être une victime. Je suis une victime. Dire, que toute ma vie, je me suis dévoué corps et âme à mes enfants. Est-ce là la récompense ? On te crache au visage¹². Donne-moi mauvaise conscience, tant que tu y es, inflige-moi toutes les souffrances de l'enfer ! Alors que j'essaie simplement de remplir la mission que m'impose le ciel ! Mais tu aurais tort de te priver. Je ne suis qu'un vieil homme harassé, j'ai déjà un pied dans la tombe. Et qui me dit, Isaac, que tu ne vas pas, tout à coup, te relever de l'autel et t'enfuir ? M'obliger à te courir après, avec mes pauvres jambes malades ? Ou bien m'arracher le couteau, hein ? C'est ça ? Tu t'empareras du couteau et tu le tourneras contre moi ! Vas-y, égorge-moi, égorge ton père affaibli par les ans, c'est exactement ce qu'il mérite¹³ !

I : Non, vas-y toi. Égorge-moi ! Toi, mon père miséricordieux, qui répand sur le monde la paix et la sagesse, égorge-moi¹⁴ !

A : Tue ton père, brigand ! Tue-le !

I : Égorge-moi, égorge-moi !

A : Tu vas tuer ton unique père¹⁵, je te préviens, crapule !

I : Passe-moi à l'équarri-soir¹⁶, papounet, et ramène la viande à mamounette !

A : Assassin ! (il attrape Isaac à la gorge) Couché !

I : Une voix ! Une voix ! J'entends une voix !

A : Une voix ? N'importe quoi ! Couché¹⁷ !

I : Une voix¹⁸ du ciel ! »

Hanokh Levin, *La Reine de la salle de bain* (1970)

¹¹ Description détaillée d'un sacrifice qui s'apparenterait à une boucherie sanguinaire et violente.

¹² C'est ici qu'Abraham retourne la situation : il se place en tant que victime, il reproche à Isaac sa façon de lui parler et de le faire culpabiliser

¹³ Plaidoyer d'Abraham qui se plaint et suggère à son fils de le tuer lui-même.

¹⁴ Les deux protagonistes ne cessent de se demander l'un à l'autre de se tuer. Le paradoxe entre la bonté d'Abraham et la chose horrible qu'il s'apprête à faire est mis en relief.

¹⁵ Réutilisation de « unique » qui est attribué au père cette fois.

¹⁶ Il y a encore l'évocation de la boucherie.

¹⁷ Effet de gag, ne pas oublier que c'est une scène jouée. Les protagonistes se battent presque.

¹⁸ On pense à de la folie comme quelqu'un qui « entend des voix », et Abraham ne le croit pas. Dans le texte biblique, c'est aussi du Ciel que vient la voix, mais elle parle directement et n'est pas rapportée. Dieu dit « Abraham, Abraham ». Ici les protagonistes font exister la voix, ils la rapportent et c'est Isaac qui l'entend. Cette voix venue du ciel est tournée en dérision par Abraham qui dit « N'importe quoi ! », elle perd de sa sacralité.

PROLONGEMENTS ARTISTIQUES

Sculpture médiévale

Cette sculpture, qui ornait l'église Notre-Dame-de-la Coudre à Parthenay dans les Deux-Sèvres, datant du XIIe siècle, représente Abraham s'apprêtant à trancher la gorge de son fils Isaac, retenu par l'Ange qui amène un bélier pour remplacer le sacrifié. La sculpture n'est pas signée, mais les détails de la scène ne laissent aucune équivoque sur son contenu. Isaac est représenté, soumis, un genou à terre, une main posée sur ce genou, l'autre dans le dos, acceptant son destin, ne semblant manifester aucune révolte face à la violence de l'empoigne d'Abraham, qui saisit son fils par les cheveux.



Le sacrifice d'Abraham, Bas Moyen-Âge 12^e siècle.

Sculpture (0,410m x 0,785m x 0,440m),
Église Notre-Dame-de-la Coudre, Parthenay (79)
Musée du Louvre, Paris.

Gravure « Miroir de l'humaine Salvation »

Au Moyen Âge, le fait de dégager des concordances entre les événements et les figures de l'Ancien et du Nouveau Testament était très en vogue. Le but étant de démontrer que l'arrivée et l'histoire du Christ étaient annoncées par énigmes dans les anciennes Écritures.

Par exemple, ci-dessous, on voit que dans une Bible du milieu du XV^{ème} siècle, on trouve une image représentant le sacrifice du Christ, mise en parallèle avec une représentation du sacrifice d'Isaac. En effet, Le Christ, en route vers le lieu de sa crucifixion, porte sa croix lui-même, comme Isaac portait lui-même, sur ses épaules, le bois destiné à son sacrifice. Ces illustrations sont accompagnées du commentaire : « Et cette porture de la croix [...] fut préfigurée jadis en Ysaac fils d'Abraham... »

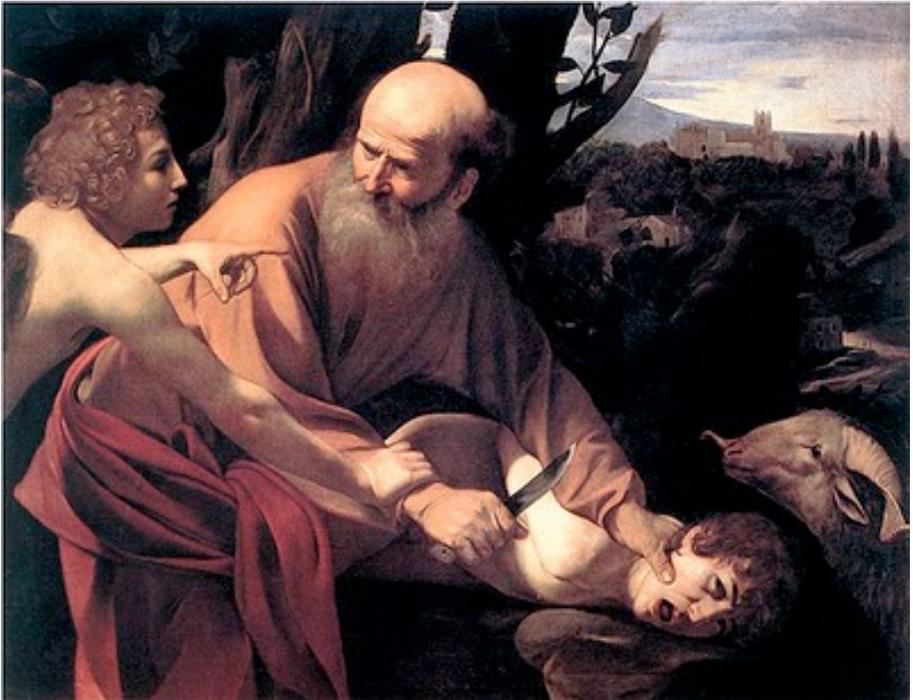


Miroir de l'humaine Salvation, milieu du XV^e siècle

BNF, Manuscrits, français 188, f. 26 v^o

Le Caravage, *Le sacrifice d'Isaac*

Michelangelo Merisi da Caravaggio, dit « Le Caravage », est né en 1571 à Caravaggio en Italie. Il commence à peindre à 13 ans, mais ce n'est qu'à partir de 1597 que ses peintures sont reconnues et que le peintre se retrouve sous la protection d'un mécène. Son art se distingue par le traitement contrasté de la lumière, qui dramatise le sujet. Le naturalisme avec lequel Le Caravage peint plusieurs scènes religieuses suscite l'indignation du clergé. Dans ce tableau intitulé « Le sacrifice d'Isaac », les trois personnages de l'œuvre précédente sont aussi représentés : l'ange dont on devine les ailes dans son dos a saisi le bras d'Abraham dont le visage trahit la surprise. L'Ange tend le doigt, comme s'il montrait autre chose que le bœuf à droite de la scène. Isaac, dont la peau diaphane souligne la souffrance, semble subir, ce qui diffère de l'épisode biblique. La ressemblance d'Isaac et de l'Ange est assez troublante...



Le sacrifice d'Isaac,

Le Caravage, Merisi da Caravaggio Michelangelo, 1594-1596

Huile sur toile (1,040 m x 0,960 m)

Galleria degli Uffizi, Florence, Italie

